

livres, photographies, dessins, cartes, étampes, échantillons de marchandises, paquets de racines, graines, boutures, etc., la taxe sera d'un centin par quatre onces, pour le Canada, les États-Unis ou Terre-Neuve (sauf aux États-Unis les objets sur lesquels porte la taxe de 10 pour cent payable d'avance.)

Conformément à la nouvelle loi postale, les maîtres de poste ont reçu, eux, entre autres instructions, les suivantes :

« Le maître de poste ou tout autre personne autorisée à émettre des mandats sur la poste, commettra un délit s'il émet un mandat sans avoir préalablement reçu l'argent d'achat ou la somme payable pour ce mandat.

« Ce sera un délit pour tout maître de poste, de détruire, mutiler ou oublier malicieusement, ou de refuser de produire et de livrer à un inspecteur ou autre officier du département des postes, sur demande, tout livre contenant, ou qui pourrait contenir le registre ou le compte des mandats émis ou payés, ou des lettres enregistrées, ou autres opérations de son bureau.

« Ce sera un délit pour tout maître de poste ou autre officier, agent ou employé du département des postes, d'hypothéquer, engager ou soumettre à une hypothèque quelconque, des timbres de poste, enveloppes estampillées, cartes-poste, cartons-poste, ou enveloppes confiés à sa garde pour être émis au public, ou pour d'autres fins, ou de tenter de commettre un tel délit.

« Enregistrer pour la transmission ou la livraison par la poste tout livre obscène ou immoral, pamphlet, gravure, impression, peinture, lithographie, photographie ou autre publication, matière ou chose d'un caractère indécent, immoral, séditieux, déloyal, grossier ou libelleux, ou toute lettre sur l'extérieur ou l'enveloppe de laquelle, ou toute carte-poste, ou bande ou enveloppes sur lesquelles il y a des mots, des devises, des matières ou choses du caractère sus-dit, sera un délit, et toute telle offense déclarée être un délit par l'acte, sera passible d'une amende ou d'un emprisonnement, ou de l'un et l'autre à la fois, à la discrétion de la cour devant laquelle le délinquant sera convaincu, et toute personne qui aide, favorise, conseille ou procure la commission de tout tel délit susdit, sera coupable d'un délit et sera puni comme principal délinquant. »

### OLD ENGLAND

« Un jour peut-être, à la lueur de ma lanterne, tu verras toute la laideur des idoles que tu adores aujourd'hui... »

LABOULAYE, sous le pseudonyme de RENE LEFEVRE.

« En France, Italie et Pologne, Beaucoup d'esprit, peu de vergogne ; En Pologne, France, Italie, On est sage après la folie ; En Italie, Pologne et France, Moins de bonheur que d'espérance. »

LE MEME, Paris en Amérique.

(Suite et fin)

Tout en causant avec Mme Simpson, j'examine le *room* où elle me reçoit. Piano, aquarium, tapis, broderies en perles, gravures encadrées, porcelaines à tons criards et à formes gauches, mousses de laine avec fleurs en papier, stéréoscope et table à ouvrage : c'est la répétition, avec plus de profusion, des mêmes détails que j'ai vus chez moi.

M. et Mme Simpson ont sept enfants. L'aîné est aux Indes avec un oncle commerçant ; le second est en Australie ; la fille aînée est mariée en Norvège et habite Hammerfutt, au cap Nord ; une seconde fille est en Ecosse auprès d'un autre oncle gouteux. Le troisième fils est commis dans une maison de droguerie à Manchester ; le quatrième fils, qui a cinq ans, est à l'école ; je le verrai ce soir. Enfin une petite fille au maillot, qui a quinze mois, est en haut, dans la *nursery*, avec sa bonne.

Mme Simpson a les larmes aux yeux en me parlant de ses enfants :

—Vous voyez, Monsieur, avec une si nombreuse famille, je vis seule. Tant que mes enfants sont petits, je les ai là-haut près de moi, dans la *nursery* ; mais à quatre ans ils vont à l'école, à douze ans ils vont travailler avec leur père, et à quatorze ans ils me quittent pour naviguer et chercher une position. Quant à nos filles, elles n'ont pas de dot et tous les marions comme nous

pouvons. Heureusement qu'en Angleterre les hommes ne s'inquiètent pas de ce qu'une fille peut leur apporter en mariage...

—Car la loi anglaise, n'est-ce pas, Madame, ne leur assure rien de la fortune de leurs parents ?

—Hélas ! malheureusement non.

—Et si les hommes exigeaient des dots, ils seraient obligés d'aller chercher femme hors de leurs pays ?

—Oh ! ils le font très-peu.

—Et ils ont raison, dis-je également, car ils ne trouveraient nulle part des femmes aussi charmantes !

Mme Simpson rougit en me lançant un regard reconnaissant.

Je vois bien que c'est la seule parole douce qu'elle ait entendue depuis qu'elle est mariée.

—On vit beaucoup de la famille, en Angleterre. L'éducation de vos sept enfants a dû bien doucement remplir votre vie ?

—Oh oui ! Et puis le ménage. Mon mari, lorsqu'il rentre après une journée de travail, aime à trouver la maison en ordre et le repas bien servi. Il faut qu'avant son retour les enfants aient diné et soient remontés dans la *nursery* : quand on a passé huit heures dans l'agitation des affaires, vous comprenez, monsieur, qu'on a besoin d'un peu de calme et on ne pourrait pas supporter le bruit des enfants. C'est d'ailleurs le seul moment que nous ayons pour causer des intérêts de la maison. Mon mari me rapporte les lettres qu'il a reçues, dans le courant de la journée, de nos enfants ; je les lui lis pendant qu'il parcourt son journal du soir, car il n'a pas le temps de les lire à son bureau : il est si occupé ! Après dîner il va à son club, car vous savez que c'est le seul endroit où les hommes puissent se voir.

—Et vous, madame, vous ne sortez pas ?

—Oh ! dear no ! je reste... là, me dit-elle en me montrant une chaise à côté d'une table à ouvrage. C'est là, ajouta-t-elle avec un soupir, que j'ai passé les heures les plus douces de ma vie.

—Oui... oui... c'est bien différent de nos familles françaises : ici les époux marchent dans la vie, n'est-ce pas, madame, appuyés l'un sur l'autre ?...

—Oh oui !

—... et entourés de leurs enfants ?

—Oh oui ! c'est cela même.

—On me l'avait bien dit...

Mme Simpson m'invite à dîner pour aujourd'hui même. J'accepte et je sors pour essayer de découvrir quelque chose à travers le brouillard qui semble un peu se dissiper, et la torche qui représente le soleil est rouge clair au lieu de rouge sombre qu'elle était. Je m'avance. Je traverse un pont, car le sol tremble et gronde sous le roulement des voitures.

Me voilà sur la terre ferme. Des rues droites se coupant à angle droit ; toutes les maisons de la même rue pareilles : tombeau, temple grec, villa italienne, chalet gothique, voilà les types. Toutes les façades noires comme du charbon. Enfin je vois s'ouvrir un espace plus clair au bout de la rue : c'est Hyde-Park.

Le brouillard se dissipe. Je vois un immense terrain planté d'arbres. Sur le gazon serpentent des sentiers tracés par le pied des passants. Une pièce d'eau bordée d'un petit pavé. Autour du parc, la piste, avec des barrières de bois grossier et quelques ouvertures garnies de bornes en fonte et de barres de fer à peine équarries. Voilà donc le sol sacré où vient, pendant la saison, caracoler l'aristocratie anglaise ! Plus loin, la Serpentine ! Ah ! c'est la Serpentine !

Je m'en retourne par d'autres rues. Dans ce pays-ci je remarque que tout est bariolé de tons criards. Les omnibus ont l'air de boîtes de conserves, et les boîtes de conser-

ves ont l'air d'omnibus. Des affiches, ah ! on en est aveuglé !

Je croyais que les chevaux anglais étaient plus beaux que les nôtres. Ceux qui traînent les charettes sont tout en jambe, avec une grosse tête longue.

Mais où sont donc les gens comme il faut ? Je vois passer quatre millions d'hommes, et ils sont tous mal mis et sans gants !

Je me suis promené ainsi deux heures. C'est singulier comme les quartiers s'entremêlent : vous sortez d'une rue superbe, vous tournez le coin, et vous voilà dans la cour des Miracles ; vous tournez un autre coin, et vous vous trouvez sur un square entouré de maisons luxueuses ; et ainsi de suite indéfiniment. Où est le cœur de cette ville ?

Je me suis arrêté chez moi pour mettre l'habit noir, la cravate blanche et l'indispensable fleur à la boutonnière, et j'entre dans le salon de mes nouveaux amis, où M. Simpson m'accueille avec toute l'énergie de l'hospitalité anglaise.

Après avoir parlé de nos amis communs, nous avons causé de la France, puis de l'Angleterre, puis de la vie anglaise, ce qui m'amène naturellement à faire l'éloge du confort anglais, si mal connu et si vanté chez nous. L'orgueil national du maître et l'amour-propre de la maîtresse de maison me répondent en duo par une proposition de visiter du haut en bas le *home*, où je suis admis ; j'accepte avec enthousiasme, et nous descendons dans le sous-sol pour procéder par ordre.

Nous avons descendu un étage, nous en avons remonté trois, redescendu deux, et nous voilà de nouveau dans le *room* du rez-de-chaussée. Tout cela, pris isolément, est bien installé, admirablement outillé ; tout est abondant, tout est large, tout est fait pour l'usage et le but, et chaque pièce est comme un atelier spécial où tout se fait pour le mieux, à commencer par la cuisine et à finir par... ce que vous savez. Mais un détail gâte tout, c'est qu'une pareille maison est un bâton de perroquet, et que, pour communiquer d'une partie à l'autre, il faut toujours monter ou descendre. Madame a son salon au rez-de-chaussée ; monsieur a son cabinet au premier ; les domestiques sont dans le sous-sol ; les enfants et leurs bonnes sont au second, dans la *nursery*, si bien que, dans cet intérieur si savamment organisé, chacun des groupes de la famille est séparé.

Ce n'est pas tout. Cet intérieur si propre, si luisant, si correct, a quelque chose de sec et de froid qui me serre le cœur : cela sent le vernis, l'eau de cuivre, le gaz, le charbon de terre ; mais je cherche en vain ces bonnes odeurs que nous avons chez nous, que sais-je ? le pain frais, la bouffée de cigare que le mari laisse échapper en contrebando lorsqu'il écarte les rideaux du cabinet de toilette où sa femme fait voltiger la poudre de riz ; cette douce odeur d'amande et de lait du bébé qu'on nous apporte tout blanc et tout propre dans notre lit... Non, ce n'est pas là le nid de famille, où l'on vit, comme chez nous, serrés les uns contre les autres : c'est une manufacture de bien-être, de devoir, d'affection, si vous voulez, mais enfin, si c'est le bonheur, c'est le bonheur industriel qui parle à la raison, mais qui ne dit rien au cœur.

On se met à table. Comment ! nous allons manger et boire avec tout cela ? Une douzaine d'outils, six verres pour chaque convive ; un peuple de flacons et de bouteilles, contenant toute espèce de sauces, de pickles, des conserves, des poudres, des vinaigres ; des pots, des brocs, des coupes, des seaux, des réchauds, des trépieds, des plateaux ; devant le maître de la maison, un arsenal de couteaux qui ont plutôt l'air de coutelas, de sabres, de cimenterres ; devant la maîtresse, des cuillères, des louches

à potages, des truelles à poisson : c'est une boutique de chirurgie et non un couvert.

On commence. Soupe à la tortue. Une soupière à y faire une pleine eau. Non, vous dire ce qui sort de cette soupière n'est pas possible ; il faudrait savoir ce qui y est entré : des œufs, de la viande, des légumes, des épices, du vin, que sais-je !

On sert le madère.

Un homard, long et gros comme le bras ; ses pinces sont effroyables...Crac ! crac !... Sa carapace vole en éclats sous les mains de fer de notre hôte ; on me sert, et on m'explique l'usage d'un outil à griffe et à palette qui sert à vider et à perforer les pattes de la bête. Le vin commence : du porto.

Ah ! mon Dieu ! quel poisson ! Si ce turbot avait encore une étincelle de vie, d'un coup de dent il nous avalerait. Je suis sûr qu'il pèse vingt-cinq livres. Je vous donne mon impression telle qu'elle est : non-seulement ce n'est pas ragoûtant, mais cela a quelque chose d'in vraisemblable, et je retiens un cri lorsque je vois Mme Simpson avancer sa truelle : ça me fait absolument l'effet d'une opération chirurgicale, tant c'est gros.

—Je vous recommande notre poisson anglais, me dit-elle ; vous savez que la chair en est bien plus ferme que celle de vos poissons français, parce que nous ne le laissons pas agoniser ; on le tue au moment où il sort de l'eau.

—Comment fait on ?

—On lui casse la tête sur le bord du bâteau, de sorte qu'il meurt raide.

—Oh ! c'est horrible !

—Au contraire, il souffre moins. Et puis la chair est bien plus ferme.

On sert le vin blanc.

Deux domestiques apportent le roast-beef.

—Vous voyez ce roast-beef ? Il pèse quarante livres.

Quand cette montagne de viande crue s'est mise à saigner et à s'entr'ouvrir en plaies larges comme la main, j'ai ressenti une véritable horreur. Si vous aviez vu la figure rouge de l'Anglais, ses yeux hagards, ses cheveux hérissés, et le jeu terrible du grand coutelas qu'il plongeait férocement dans la chair ensanglantée, vraiment vous auriez eu peur.

On sert le porto, puis le bourgogne, puis le claret, puis le champagne. Le roast-beef est accompagné de pommes de terre à l'eau, de haricots verts à l'eau, arrosés de sauces, saupoudrés de cyrra ; et on boit, on boit, on boit, jusqu'à ce qu'enfin paraissent le plumpudding !

Celui-là aussi pèse vingt-cinq livres. Il contient quatorze ingrédients. Il y a un an qu'il est pétri, il a bouilli pendant douze heures, et il coûte soixante francs. Il faut quinze jours pour le manger.

Voilà maintenant l'apple-tart, puis le gâteau, puis les fruits, puis les sucreries, les vins doux, le café, les liqueurs, le punch.

Ouf ! c'est fini. Le poids que j'avais sur le cœur est sur mon estomac. M. Simpson me propose d'aller fumer un cigare et prendre le thé à son club. Je salue, et nous sortons. Nous avançons à travers le brouillard. M. Simpson parle avec volubilité des indigos, je crois ; moi, je suis hébété, j'ai mal à la tête et mal au cœur. Nous arrivons au club.

Quelle soirée ! Personne n'a fait attention à nous, personne n'a dit un mot. Les uns jouent aux cartes, les autres lisent le journal, d'autres fument en se vautrant sur les divans. Enfin, à onze heures, je demande à M. Simpson la permission de le laisser, et je rentre chez moi.

J'ai regagné mon hôtel à travers un dédale de rues fréquentées par une misérable population.

C'est triste et désolant.